

Renée Lebas

Hommage de la Sacem

Renée Lebas, née le 23 avril 1917, est une jeune fille du quartier de La Bastille. Elle n'en est pas originaire : ses parents, juifs roumains, sont réfugiés en France. Son père est tailleur. Sa mère est couturière. Ses premiers pas artistiques ? Ses premières armes de chanteuse ? Elle les fait avec l'«Écho du douzième», qui donne de petits concerts dans les cafés ayant des sympathies de gauche et dans les cinémas de quartier. C'est d'ailleurs dans un cinéma de Belleville qu'elle chante pour la toute première fois, alors inspirée par le modèle de Lucienne Boyer. Comme le rappelle Hélène Hazéra (L'Humanité, 27 août 2004), dans les années trente, *«chaque parti de gauche se devait en effet d'avoir ses groupes culturels, chorales, orphéons, groupes de théâtre ou de poésie»*. L'«Écho du douzième» est une antenne de la Fédération des théâtres ouvriers de France. C'est dans ce cadre que Renée Lebas fait, au milieu des années trente, la rencontre de Nathan Korb, futur Francis Lemarque. Les années qui suivent marquent à la fois l'affirmation de sa deuxième vocation - être chanteuse, rêve qui succède à un premier fantasme journalistique - et toute la difficulté à y parvenir.

Tour à tour dactylo, danseuse, journaliste... celle qui hante les salles de concert (elle ne rate pas un récital parisien de Charles Trenet, par exemple) finit, en 1937, par remporter un radio-crochet organisé par Radio Cité. Cette distinction lui permet de se lancer comme interprète au cabaret La Conga, à Paris. Elle y rencontre Raymond Asso, l'auteur (surtout connu pour ses amours et ses collaborations avec Piaf), de seize ans son aîné et qui la prend sous son aile. Très vite elle passe du stade d'amateur au stade professionnel : elle enregistre son premier disque en 1939 et signe un contrat avec Pathé en mai 1940. *«À une époque où l'on met dix ans à parvenir en haut de l'affiche, elle grimpe vite les marches, de cabaret en music-hall»* (H. Hazéra).

La guerre est, comme pour bon nombre d'artistes - même si certains font le choix de rester parisiens, au risque d'ailleurs de quelques confusions politiques -, un tournant. Interdite de diffusion, la jeune chanteuse d'origine juive rejoint la zone libre.





Installée à Nice, elle se produit notamment à l'Alcazar de Marseille où elle croise un certain Yvo Livi (alias Yves Montand) qui fait ses premiers pas sur scène : elle chante à Cannes en 1941, accompagnée sur scène par le pianiste Michel Emer. Il lui compose et écrit "D'l'autre côté de la rue". Autre rencontre : celle de Paul Misraki, lui aussi replié dans le sud, comme une bonne partie de l'intelligentsia et du monde artistique, qui lui propose "Insensiblement". Mais en juillet 1942, sa soeur cadette et son père sont emportés dans la rafle du Vel' d'Hiv'. Sur les conseils de Francis Carco, avec qui elle s'est aussi liée d'amitié, elle quitte la France pour Lausanne et la neutralité suisse. Pendant deux ans, elle y enregistre : "D'l'autre côté de la rue" et "Insensiblement" en 1942, puis, en 1943, "Exil", sur un texte de François Reichenbach et une musique de Philippe-Gérard, et "14 juillet" du suisse Gilles Jean-Vilard. Elle collabore indirectement à la Radio Suisse Romande (chaque semaine la station diffuse ses nouvelles chansons, juste avant l'éditorial de politique internationale du journaliste René Payot, réputé pour sa lucide neutralité et très écouté en Europe francophone grâce aux grandes ondes) et directement sur Radio-Sottens. En Suisse, la chanteuse fréquente Carco et sa femme, mais aussi d'autres expatriés de la chanson : Marie Dubas, Germaine Montero, Michel Emer notamment.

De retour en France, elle est une des toutes premières à faire un disque dans les studios de la capitale. Elle enregistre notamment, pour Gramophone, "La fille au manège" (Lafarge/Andrée Barthe), reprend "D'l'autre côté de la rue" et "L'Accordéoniste" (Emer), qu'elle a déjà gravé en Suisse en 1942. Sa carrière est relancée par ses prestations sur scène : l'ABC qui lui réserve un accueil triomphal, le Théâtre de l'Étoile, l'Européen, etc., mais aussi les scènes de cabarets. Elle crée "La mer", de Charles Trenet qui lui

décerne alors le titre de "La mère de la mer". Seule une archive de la radio suisse garde une trace de cette interprétation jamais gravée en 78 tours. De Trenet elle chantera aussi "Revoir Paris", "Fleur bleue", "Madame la pluie", "Seule depuis toujours". Elle travaille avec Wal-Berg (ex-arrangeur et chef de l'orchestre de Charles Trenet), Norbert Glanzberg, le pianiste Émil Stern enfin, qui l'accompagne sur scène. Ce dernier compose en 1946, avec Henri Lemarchand pour les paroles, son plus grand succès sans doute "Où es-tu mon amour ?". Avec "La fontaine endormie" (1956) (Marnay/Stern), elle est la première à aborder le thème de la Shoah ; une chanson dédiée à ses parents disparus.

En 1948, elle enregistre "Elle tourne la terre", d'un jeune auteur compositeur inconnu, Léo Ferré, dont elle est la première interprète. La chanson a beau être un "bide commercial", de l'aveu même de Renée Lebas, elle enregistrera aussi de lui "Paris canaille" et "L'île Saint-Louis". Renée Lebas est donc, avant tout, adepte d'une chanson exigeante qui impose, selon sa propre expression, de ne pas se fier à la seule "musique des mots", à leur "côté extérieur", mais à leur sens profond (Ce Soir, 7 juillet 1951). Elle ne s'en tient cependant pas à ce seule registre parfois ardu, voire difficile, si l'on songe entre autres à "Paris qui s'éveille" (1948, de Heyral et Marnay) première chanson enregistrée d'Eddy Marnay, "Il fait si bon d'aimer" (1949, Glanzberg /Plante), et plus tard à "Tire l'aiguille" que lui troussent en 1950 Eddy Marnay et Eddie Barclay (Eddie Barclay jouant pour elle un rôle de relance après une fin des années 1940 en demie-teinte) ou, en 1952, à "La Saint Bonheur", toujours de Barclay associé à Émil Stern et Henri Contet, voire en 1955 et 1956 "Un enfant de la balle" (Barclay/Gérard/Rouzaud) et "La valse des lilas" (Barclay/ Legrand/ Marnay).

Et puis elle chante aussi Aznavour (1955, "Viens au creux de mon épaule" ; 1957, "Sa jeunesse entre ses mains", "On ne sait jamais"...), Pierre Delanoë (1957, "Ombres sur la mer", les chansons du film "Michel Strogoff").

Comme le souligne Hélène Hazéra, *"Renée Lebas est alors une chanteuse singulière : un pied sur la rive droite, avec des refrains entraînants qui ont pour principal mérite de s'imprimer facilement dans les mémoires, un pied sur la rive gauche"*. Ainsi, outre Ferré, elle n'hésite pas à chanter, à partir de 1952, les textes de Boris Vian ("Sans blague", "Moi mon Paris", "Au revoir mon enfance", "La valse à Renée", "Ne te retourne pas", etc.). À Francis Carco elle consacre, en 1954, tout un album, osant jusqu'à cette "Chanson posthume", écrite à la mémoire du frère du poète, suicidé. *"La voix de Lebas explore des zones troubles de l'âme humaine, ou peu osent s'aventurer, avec une qualité de cafard rare"*. Sa notoriété l'appelle à l'étranger : en 1956 elle part avec Francis Lemarque pour Moscou. Il lui adapte alors une chanson qui fera le tour du monde "Le temps du muguet", chanson de la fin de la première guerre froide. Sur Renée Lebas les éloges pleuvent. D'après Aznavour, Piaf, la "meilleure ennemie" de Lebas (d'après la chanteuse elle-même, Le Monde, 4 mars 2003), ne tolérerait qu'il présente ses chansons lui étant destinées qu'à Lucienne Delyle et... Renée Lebas. De Renée Lebas, Brel disait qu'il préférerait sa version de "La valse à mille temps" à celle qu'il avait lui-même enregistrée... Nonobstant, la carrière de Renée Lebas s'arrête tôt : en 1963, à 46 ans, elle donne son dernier concert. Elle pense devoir passer à autre chose, à la production notamment et au soutien des jeunes pousses (elle aide ainsi Serge Lama et Régine). Puis elle s'éloigne du show-biz sans que le souvenir de sa carrière ne s'efface tout à fait chez les fins connaisseurs de la chanson et de la mémoire collective.

